

Ann Ward Radcliffe

*Les mystères
d'Udolphhe*

Ann Ward Radcliffe

Les mystères d'Udolphe



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066080297

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

HISTOIRE DE LA SIGNORA LAURENTINI DI UDOLPHO.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.



PARIS

LIBRAIRIE, R. VISCONTI, 22

CHAPITRE PREMIER.

[Table des matières](#)

Sur les bords de la Garonne existait en 1584, dans la province de Guyenne, le château de M. Saint-Aubert. De ses fenêtres on découvrait les riches paysages de la Guyenne,

qui s'étendaient le long du fleuve, couronnés de bois, de vignes et d'oliviers. Au midi, la perspective était bornée par la masse imposante des Pyrénées, dont les sommets, tantôt cachés dans les nuages, tantôt laissant apercevoir leurs formes bizarres, se montraient quelquefois nus et sauvages au milieu des vapeurs bleuâtres de l'horizon, et quelquefois découvraient leurs pentes, le long desquelles de noirs sapins se balançaient, agités par les vents. D'affreux précipices contrastaient avec la douce verdure des pâturages et des bois qui les avoisinaient; des troupeaux, de simples chaumières reposaient les regards fatigués de l'aspect des abîmes. Au nord et à l'orient s'étendaient à perte de vue les plaines du Languedoc, et l'horizon se confondait au couchant avec les eaux du golfe de Gascogne. M. Saint-Aubert aimait à errer, accompagné de sa femme et de sa fille, sur les bords de la Garonne; il se plaisait à écouter le murmure harmonieux de ses eaux. Il avait connu une autre vie que cette vie simple et champêtre; il avait longtemps vécu dans le tourbillon du grand monde, et le tableau flatteur de l'espèce humaine, que son jeune cœur s'était tracé, avait subi les tristes altérations de l'expérience. Néanmoins la perte de ses illusions n'avait ni ébranlé ses principes ni refroidi sa bienveillance: il avait quitté la multitude avec plus de pitié que de colère, et s'était borné pour toujours aux douces jouissances de la nature, aux plaisirs innocents de l'étude, à l'exercice enfin des vertus domestiques.

Il était d'une branche cadette, mais il descendait d'une illustre famille; et ses parents auraient souhaité que, pour réparer les injures de la fortune, il eût eu recours à quelque

riche alliance, ou tenté de réussir par les manœuvres de l'intrigue. Pour ce dernier plan, Saint-Aubert avait dans l'âme trop d'honneur, trop de délicatesse; et quant au premier, il avait trop peu d'ambition pour sacrifier ce qu'il appelait le bonheur à l'acquisition des richesses. Après la mort de son père, il épousa une femme aimable, son égale en naissance aussi bien qu'en fortune. Le luxe et la générosité de son père avait tellement obéré le patrimoine qu'il lui avait laissé, qu'il fut forcé d'en aliéner une partie. Quelques années après son mariage, il le vendit à M. Quesnel, frère de sa femme, et se retira dans une petite terre en Gascogne, où le bonheur conjugal et les devoirs paternels partagèrent son temps avec les charmes de l'étude et de la méditation.

Depuis longtemps ce lieu lui était cher; il y était venu souvent dans son enfance, et conservait encore l'impression des plaisirs qu'il y avait goûtés; il n'avait oublié ni le vieux paysan qu'on avait chargé de veiller sur lui, ni ses fruits, ni sa crème, ni ses caresses. Les vertes prairies, où plein de santé, de joie et de jeunesse, il avait si souvent bondi parmi les fleurs; les bois, dont le frais ombrage avait entendu ses premiers soupirs et entretenu la pensive mélancolie qui devint ensuite le trait dominant de son caractère; les promenades agrestes des montagnes, les rivières qu'il avait traversées, les plaines vastes, immenses comme les espérances du jeune âge! Jamais Saint-Aubert ne se rappelait qu'avec enthousiasme, qu'avec regret, ces lieux embellis par tant de souvenirs. A la fin, dégagé du monde, il y vint fixer sa retraite et réaliser ainsi les vœux de toute sa vie.

Le bâtiment, tel qu'il existait alors, n'était guère qu'un pavillon; un étranger eût admiré, sans doute, son élégante simplicité et la beauté de ses dehors; mais il y fallait des augmentations considérables pour en faire l'habitation d'une famille. Saint-Aubert sentait une sorte d'affection pour les parties du bâtiment qu'il avait jadis connu; il ne voulut jamais qu'on en dérangeât une seule pierre, de sorte que la nouvelle construction, adaptée au style de l'ancienne, fit du tout une demeure plus commode que recherchée. L'intérieur, abandonné aux soins de madame Saint-Aubert, lui donna occasion de montrer son goût; mais la modestie qui caractérisait ses mœurs, présida toujours aux embellissements qu'elle ordonna.

La bibliothèque occupait la partie occidentale du château; elle était remplie des meilleurs ouvrages tant anciens que modernes. Cette pièce ouvrait sur un bosquet qui, planté le long d'une pente douce, conduisait à la rivière, et dont les arbres élevés formaient une ombre épaisse et mystérieuse. Des fenêtres, l'œil découvrait par-dessous les berceaux le riche paysage qui s'étendait à l'occident, et apercevait à gauche les hardis précipices des Pyrénées. Près de la bibliothèque était une terrasse garnie de plantes rares et précieuses. Un des amusements de Saint-Aubert était l'étude de la botanique, et les montagnes voisines, qui offrent tant de trésors aux naturalistes curieux, le retenaient souvent des jours entiers. Il était quelquefois accompagné dans ses excursions par madame Saint-Aubert, et souvent par sa fille. Un petit panier d'osier, pour recevoir les plantes, un autre rempli de quelques aliments que n'eût pu leur offrir la cabane d'un berger, formaient leur équipage. Ils

parcouraient les lieux les plus sauvages, les scènes les plus pittoresques, et ne concentraient pas tellement leur attention dans l'étude des moindres ouvrages de la nature, qu'ils n'admirassent aussi ses beautés grandes et sublimes. Las de gravir des rochers, où le seul enthousiasme semblait avoir pu les conduire, où l'on ne voyait sur la mousse d'autres traces que celles du timide chamois, ils cherchaient un abri dans ces beaux temples de verdure, reculés au sein des montagnes. A l'ombre des mélèzes et des pins élevés, ils goûtaient un repas frugal, savouraient les eaux d'une source voisine, et respiraient avec délices les parfums des diverses plantes qui émaillaient la terre, ou pendaient en festons aux arbres et aux rochers.

A gauche de la terrasse, et vers les plaines du Languedoc, était le cabinet d'Emilie. Là étaient ses livres, ses crayons, ses instruments, quelques oiseaux et quelques fleurs favorites. C'est là qu'occupée de l'étude des arts, elle les cultivait avec succès, parce qu'ils convenaient à son goût et à son caractère. Ses dispositions naturelles, secondées par les instructions de M. et madame Saint-Aubert, avaient facilité ses progrès. Les fenêtres de cette pièce s'ouvraient jusqu'en bas sur le parterre qui bordaient la maison; et des allées d'amandiers, de figuiers, d'acacias ou de myrtes fleuris, conduisaient au loin la vue vers ces rivages qu'arrosait la Garonne.

Les paysans de ces heureux climats, quand leur travail était fini, venaient souvent sur le soir danser en groupes sur le bord de la rivière. Les sons animés de leur musique, la vivacité de leur pas, la gaieté de leur maintien, le goût et le

caprice des jeunes filles dans leur ajustement, donnaient à toute la scène un caractère vraiment français.

Le front du château, du côté du midi, faisait face aux montagnes. Au rez-de-chaussée étaient une grande salle et deux salons commodes. L'étage supérieur, car il n'y en avait qu'un, était distribué en chambres à coucher, sauf une seule pièce, qu'ornait un grand balcon, et où se faisait ordinairement le déjeuner.

Dans l'arrangement des dehors, l'attachement de Saint-Aubert pour les théâtres de son enfance, avait quelquefois sacrifié le goût au sentiment. Deux vieux mélèzes ombrageaient le bâtiment et coupaient la vue; mais Saint-Aubert disait quelquefois que s'il les voyait périr, il aurait peut-être la faiblesse d'en pleurer. Il planta près de ces mélèzes un petit bosquet de hêtres, de pins et de frênes de montagne. Sur une haute terrasse, au-dessus de la rivière, étaient plusieurs orangers et citronniers, dont les fruits, mûrissant parmi les fleurs, exhalaient en l'air un admirable et doux parfum. Il leur joignit quelques arbres d'une autre espèce; là, sous un large platane dont les branches s'étendaient jusque sur la rivière, il aimait à s'asseoir dans les belles soirées de l'été entre sa femme et ses enfants. Au travers du feuillage, il voyait le soleil se coucher à l'extrémité de l'horizon, il voyait ses derniers rayons briller, s'affaiblir et confondre peu à peu leurs nuances pourprées avec les tons grisâtres du crépuscule. C'est là aussi qu'il aimait à lire, à converser avec madame Saint-Aubert, à faire jouer ses enfants, à s'abandonner aux douces affections, compagnes ordinaires de la simplicité et de la nature. Souvent il se disait, les larmes aux yeux, que ces moments

étaient cent fois plus doux que les plaisirs bruyants et les tumultueuses agitations du monde. Son cœur était satisfait; il avait cet avantage si rare de ne point désirer plus de bonheur qu'il n'en avait. La sérénité de sa conscience se communiquait à ses manières, et pour un esprit comme le sien, il prêtait du charme au bonheur même.

La chute totale du jour ne l'éloignait pas de son platane favori; il aimait ce moment où les dernières clartés s'éteignent, où les étoiles, l'une après l'autre, viennent briller dans l'espace et se réfléchir sur le miroir des eaux; moment touchant et doux, où l'âme dilatée s'ouvre aux plus tendres sentiments, aux contemplations les plus sublimes. Quand la lune, de ses rayons argentés, perçait l'épais feuillage, Saint-Aubert restait encore; et souvent il se faisait apporter sous son arbre favori le laitage et les fruits qui composaient son souper. Quand la nuit était close, le rossignol chantait, et ses mélodieux accents réveillaient au fond de son âme une douce mélancolie.

La première interruption du bonheur qu'il avait connu dans sa retraite, fut occasionnée par la mort de ses deux fils. Il les perdit à cet âge où les grâces enfantines ont tant de charmes; et quoique, par égard pour madame Saint-Aubert, il eût modéré l'expression de sa douleur, et se fût efforcé de la soutenir en philosophe, il n'avait point de philosophie à l'épreuve de pareilles pertes. Une fille était désormais son unique enfant. Il veilla sur le développement de son caractère, et travailla sans relâche à la maintenir dans les dispositions les plus propres au bonheur. Elle avait annoncé, dès ses premiers ans, une rare délicatesse d'esprit, des affections vives et une facile bienveillance;

mais on pouvait distinguer néanmoins une susceptibilité trop grande pour comporter une paix durable. En avançant vers la jeunesse, cette sensibilité donna un tour réfléchi à ses pensées, une douceur à ses manières, qui ajoutaient la grâce à la beauté, et la rendaient bien plus intéressante aux personnes douées d'une disposition analogue. Mais Saint-Aubert avait trop de bon sens pour préférer un charme à une vertu; il avait assez de pénétration pour juger combien ce charme était dangereux à celle qui le possédait, et il ne pouvait s'en applaudir. Il tâcha donc de fortifier son caractère, de l'habituer à dominer ses penchants, et à se maîtriser elle-même; il lui apprit à retenir le premier mouvement, et à supporter de sang-froid les innombrables contrariétés de la vie. Mais pour lui apprendre à se contraindre, à se donner cette dignité calme qui peut seule contre-balancer les passions et nous élever au-dessus des événements et des disgrâces, lui-même avait besoin de quelque courage, et ce n'était pas sans effort qu'il paraissait voir tranquillement les larmes, les petits chagrins, que sa prévoyante sagacité occasionnait quelquefois à Emilie.

Emilie ressemblait à sa mère; elle avait sa taille élégante, ses traits délicats; elle avait comme elle des yeux bleus, tendres et doux; mais quelques beaux que fussent ses traits, c'était surtout l'expression de sa physionomie, mobile comme les objets dont elle était affectée, qui donnait à sa figure un charme irrésistible.



Emilie.

Saint-Aubert cultiva son esprit avec un extrême soin. Il lui donna un aperçu des sciences, et une exacte connaissance de la meilleure littérature. Il lui montra le latin et l'italien, désirant surtout qu'elle pût lire les poèmes sublimes écrits dans ces deux langues. Elle annonça dès les premières années un goût décidé pour les ouvrages de génie; et c'était un principe pour Saint-Aubert de multiplier ses moyens de jouissances. Un esprit cultivé, disait-il, est le meilleur

préservatif contre la contagion des folies et du vice. Un esprit vide a toujours besoin d'amusements, et se plonge dans l'erreur pour éviter l'ennui. Le mouvement des idées fait de la réflexion une source de plaisirs, et les observations fournies par le monde lui-même compensent les dangers des tentations qu'il offre. La méditation et l'étude sont nécessaires au bonheur, soit à la campagne, soit à la ville. A la campagne, elles préviennent les langueurs d'une indolente apathie, et ménagent de nouvelles jouissances dans le goût et l'observation des grandes choses; à la ville, elles rendent la dissipation moins nécessaire, et par conséquent moins dangereuse.

Sa promenade favorite était une petite pêcherie appartenant à Saint-Aubert, située dans un bois voisin sur le bord d'un ruisseau qui, descendu des Pyrénées, écumait à travers les rochers, et s'enfuyait en silence sous l'ombrage qu'il réfléchissait. De cette retraite, on apercevait au travers des arbres qui la couvraient les plus riches traits des paysages environnant; l'œil s'égarait au milieu des rochers élevés, des humbles cabanes et des sites riants qui bordaient la rivière.

Ce lieu était aussi la retraite chérie de Saint-Aubert, il y venait souvent éviter les chaleurs du jour avec sa femme, sa fille et ses livres; ou vers le soir, à l'heure du repos, il venait saluer le silence et l'obscurité et goûter les chants plaintifs de la tendre Philomèle. Quelquefois encore il apportait sa musique: l'écho se réveillait aux tons de son hautbois, et la voix mélodieuse d'Emilie adoucissait les souffles légers qui recevaient et portaient loin d'elle son expression et ses accents.



Saint-Aubert.

Dans une de ces charmantes parties, elle aperçut sur un coin de la boiserie les vers suivants écrits avec un crayon:

De mes chagrins trop faibles interprètes,
Enfants naïfs du plus pur sentiment;
O vous! mes vers, quand un objet charmant
Visitera ces paisibles retraites,

Retracez-lui mon amoureux tourment.

Le jour fatal, le jour où sa présence
Fit à mon cœur sentir ses premiers feux;
Infortuné! j'étais sans défiance
Contre l'attrait répandu dans ses yeux:
Il me semblait qu'un messager des cieux
Me pénétrait de sa douce influence.
L'erreur cessa bientôt, et son absence
Vint à mon cœur révéler sans détour
Tous les transports d'un invincible amour.

De mes chagrins, etc.

Ces vers ne s'adressaient à personne. Emilie ne pouvait se les appliquer, quoiqu'elle fût sans aucun doute la nymphe de ces bocages. Elle parcourut le cercle étroit de ses connaissances sans pouvoir en faire l'application, et resta dans l'incertitude, incertitude moins pénible pour elle, qu'elle ne l'eût été pour un esprit plus oisif. Elle n'avait pas le loisir de s'occuper longtemps d'une bagatelle, et d'en exagérer l'importance en y revenant sans cesse. L'incertitude qui ne lui permettait pas de supposer que ces vers lui fussent adressés, ne l'obligeait pas non plus à adopter l'idée contraire; mais le petit mouvement de vanité qu'elle sentit ne dura point, et bientôt même elle l'oublia pour ses livres, ses études et ses bonnes œuvres.

Peu de temps après son inquiétude fut excitée par une indisposition de son père; la fièvre le saisit, et sans être fort dangereuse, elle porta une atteinte sensible à son tempérament. Madame Saint-Aubert et Emilie le veillèrent sans relâche, mais sa convalescence fut lente; et tandis qu'il recouvrait sa santé, madame Saint-Aubert perdait la sienne.

A son rétablissement, le premier objet qu'il visita fut sa pêcherie. Une corbeille de provisions, ses livres et le luth d'Emilie, y furent envoyés d'avance; pour la pêche, on n'y en parlait point: Saint-Aubert ne trouvait aucun plaisir à une destruction.

Après une heure de promenade et de recherches botaniques, le dîner fut servi. La reconnaissance causée par le plaisir de revoir encore ce lieu chéri, répandit sur ce repas toute la douceur du sentiment; l'aimable famille semblait retrouver le bonheur sous ces heureux ombrages. Monsieur Saint-Aubert causait avec une singulière gaieté: chaque objet ranimait ses sens; l'aimable fraîcheur, la jouissance qu'apporte la première vue de la nature après la souffrance d'une maladie et le séjour d'une chambre à coucher, ne peuvent sans doute, ni se concevoir, ni se décrire dans l'état de santé parfaite; la verdure des bois et des pâturages, la variété des fleurs, la voûte bleue du ciel, le parfum de l'air, le murmure des eaux, le bourdonnement des insectes de nuit, tout semble alors vivifier l'âme et donner du prix à l'existence.

Madame Saint-Aubert, ranimée par la gaieté et la convalescence de son époux, oublia son indisposition personnelle; elle se promena dans les bois et visita les situations romantiques de cette retraite; elle conversait

avec Saint-Aubert, avec sa fille, et les regardait souvent avec un degré de tendresse qui faisait couler des larmes. Saint-Aubert qui s'en aperçut lui reprocha tendrement son émotion: elle ne pouvait que sourire, serrer sa main, celle d'Emilie, et pleurer davantage. Il sentit que l'enthousiasme du sentiment lui devenait presque pénible; une impression de tristesse s'empara de lui, des soupirs lui échappèrent. Peut-être, se disait-il, peut-être ce moment est-il pour moi le terme du bonheur comme il en est le comble; mais ne l'abrégeons pas par des regrets anticipés; espérons que je ne reviens pas à la vie pour avoir à pleurer moi-même les seuls êtres qui me la font chérir.

Pour sortir de ces pensées mélancoliques, ou peut-être pour s'y entretenir, il pria Emilie d'aller chercher son luth, et d'essayer quelques tendres accords. Comme elle approchait de la pêcherie, elle fut surprise d'entendre les cordes de son instrument touchées par une main savante, et accompagnées d'un chant plaintif qui captiva son attention; elle écouta dans un profond silence, craignant qu'un mouvement indiscret ne la privât d'un son ou n'interrompît le musicien. Tout était calme dans le pavillon, et personne ne paraissait, elle continua d'écouter; mais enfin la surprise et le plaisir firent place à la timidité; la timidité s'augmenta par le souvenir des lignes au crayon qu'elle avait déjà vues, et elle hésita si elle ne se retirerait pas à l'instant.

Dans l'intervalle la musique cessa. Emilie reprit courage et s'avança quoiqu'en tremblant vers la pêcherie: elle n'y vit personne; le luth était sur la table, et chaque chose comme on l'avait laissée. Emilie commençait à croire qu'elle avait entendu un autre instrument; mais elle se ressouvint, qu'en

suivant monsieur et madame Saint-Aubert, elle avait posé son luth près de la fenêtre; elle se sentit alarmée sans en savoir la cause; l'obscurité du soir, le silence de ce lieu qu'interrompait seulement le frémissement léger des feuilles augmentèrent ses craintes enfantines; elle voulut sortir, mais elle s'aperçut qu'elle s'affaiblissait et fut obligée de s'asseoir: elle essayait de se remettre quand ses yeux rencontrèrent les vers écrits au crayon; elle tressaillit comme si elle eût vu un étranger, puis s'efforçant enfin de vaincre sa terreur, elle se leva et s'approcha de la fenêtre: d'autres vers étaient ajoutés aux premiers, et cette fois son nom y figurait.

Il ne fut plus possible de douter que l'hommage n'en fût pour elle, mais il ne lui fut pas moins impossible d'en deviner l'auteur. Tandis qu'elle y rêvait, elle entendit le bruit de quelques pas derrière le bâtiment; effrayée, elle prit son luth, s'échappa, et rencontra monsieur et madame Saint-Aubert dans un petit sentier le long de la clairière.

Ils montèrent ensemble sur un tertre couvert de figuiers, et dont les plaines et les vallées de Gascogne formaient le point de vue. Ils s'assirent sur le gazon; et tandis que leurs regards embrassaient un grand spectacle, ils respiraient en repos le doux parfum des plantes qui tapissaient la pelouse. Emilie répéta les chansons qu'ils aimaient le plus, et l'expression qu'elle y mit en redoubla les agréments.

La musique et la conversation les retinrent dans ce lieu enchanté jusqu'au dernier moment d'un crépuscule prolongé; les voiles blanches qui marquaient au-dessous des montagnes le cours rapide de la Garonne, avaient cessé d'être visibles; c'était une obscurité moins triste que

mélancolique. Saint-Aubert et sa famille se levèrent et s'éloignèrent à regret du bois. Hélas! madame Saint-Aubert ignorait que jamais elle n'y devait revenir!

Arrivée à la pêcherie, elle s'aperçut qu'elle avait perdu son bracelet. Elle l'avait ôté en dînant et l'avait laissé sur la table en allant se promener. On chercha longtemps, Emilie n'y épargna aucun soin; ce fut en vain, il fallut y renoncer. Le prix que madame Saint-Aubert mettait à ce bracelet, venait du portrait d'Emilie dont il était orné; et ce portrait, fait depuis peu, était d'une ressemblance parfaite. Quand Emilie fut assurée de la perte, elle rougit et devint pensive. Un étranger s'était introduit à la pêcherie dans leur absence; son luth et les vers qu'elle venait de lire ne lui permettaient pas d'en douter. On pouvait raisonnablement en conclure que le poète, le musicien et le voleur, étaient la même personne. Mais quoique cette musique, ces vers et l'enlèvement du portrait formassent une combinaison remarquable, Emilie se sentit irrésistiblement détournée d'en faire mention; elle se promit seulement de ne plus visiter la pêcherie sans la compagnie de monsieur ou de madame Saint-Aubert.

Ils revinrent au château un peu préoccupés; Emilie songeait à ce qui venait d'arriver. Saint-Aubert se livrait à la plus douce reconnaissance, en contemplant les biens qu'ils possédaient. Madame Saint-Aubert était troublée et tourmentée du portrait. En approchant de la maison ils distinguèrent un bruit confus; on entendait des voix, des chevaux; plusieurs valets traversaient les allées; bientôt une voiture entra dans l'avenue, et l'on découvrit de plus près que cette voiture attelée de deux chevaux en sueur était sur

la plate forme. Saint-Aubert reconnut les livrées de son beau-frère, et trouva effectivement monsieur et madame Quesnel dans le salon. Ils étaient sortis de Paris depuis fort peu de jours, et allaient à leur terre éloignée de dix lieues de la vallée. Il y avait quelques années que Saint-Aubert la leur avait vendue. M. Quesnel était l'unique frère de madame Saint-Aubert; mais aucun rapport de caractère n'ayant fortifié leur liaison, la correspondance entre eux n'avait pas été fort soutenue. M. Quesnel s'était livré au plus grand monde. Il visait à quelque importance, il aimait le faste; son adresse, ses insinuations, avaient presque atteint leur objet. Il n'est plus étonnant qu'un pareil homme méconnût le goût pur, la simplicité, la modération de Saint-Aubert, et n'y vît qu'une petitesse d'esprit et une totale incapacité. Le mariage de sa sœur avec Saint-Aubert avait été mortifiant pour son ambition; il avait espéré qu'elle formerait quelque alliance plus propre à servir ses projets. Il avait reçu des propositions assez conformes à ses espérances. Mais sa sœur, que Saint-Aubert recherchait alors, s'aperçut ou crut s'apercevoir que le bonheur et la splendeur n'étaient pas toujours synonymes, et son choix fut bientôt fixé. Quelles que fussent les idées de Quesnel à cet égard, il aurait volontiers sacrifié le repos de sa sœur à l'avancement de sa propre fortune. Il ne put, quand elle se maria, lui dissimuler son mépris pour ses principes et pour l'union qu'ils déterminaient. Madame Saint-Aubert cacha cette insulte à son époux; mais pour la première fois peut-être le ressentiment s'éleva dans son cœur. Elle conserva sa dignité, et se conduisit avec prudence; mais la froide

réserve de ses manières avertit assez M. Quesnel de ce qu'elle éprouvait.

En se mariant lui-même, il ne suivit pas l'exemple de sa sœur; sa femme était une Italienne, riche héritière, mais son naturel et son éducation en faisaient une personne aussi frivole que vaine.

Ils avaient le projet de passer la nuit chez Saint-Aubert, et comme le château ne pouvait loger tous leurs domestiques, on les envoya au village voisin. Après les premiers compliments et les dispositions nécessaires, M. Quesnel commença à récapituler ses liaisons et ses connaissances. Saint-Aubert, qui avait assez vécu dans la retraite pour que ce sujet lui parût nouveau, l'écouta avec patience et attention; et son hôte y crut voir autant d'humilité que de surprise. Il décrivit à la vérité le petit nombre de fêtes que les troubles de ces temps permettaient à la cour de Henri III, et son exactitude dédommageait de son arrogance. Mais quand il vint à parler du duc de Joyeuse, d'un traité secret dont il connaissait la négociation avec la Porte, du jour sous lequel Henri de Navarre était vu à la cour, Saint-Aubert rappela sa première expérience, et se convainquit bientôt que son beau-frère pouvait au plus tenir à la cour le dernier rang; l'indiscrétion de ses discours ne pouvait s'accorder avec ses prétendues lumières. Cependant Saint-Aubert ne discuta point, il savait trop bien que M. Quesnel n'avait ni sensibilité ni jugement.

Madame Quesnel, pendant ce temps, exprimait son étonnement à madame Saint-Aubert sur la vie triste qu'elle menait, disait-elle, dans un coin si retiré du monde. Probablement pour exciter l'envie, elle se mit de suite à

raconter les bals, les banquets, les processions, dernièrement donnés à la cour, et la magnificence des fêtes, dont les noces du duc de Joyeuse et de Marguerite de Lorraine, sœur de la reine, avaient été le sujet et l'occasion. Elle décrivit avec la même précision, et ce qu'elle avait vu, et ce qu'il ne lui avait pas été permis de voir. L'imagination vive d'Emilie accueillait ces récits avec l'ardente curiosité de la jeunesse; et madame Saint-Aubert, considérant sa famille les larmes aux yeux, sentit que si l'éclat ajoute au bonheur, la vertu seule peut le faire éclore.—Saint-Aubert, dit Quesnel, il y a douze ans que j'ai acheté votre patrimoine?—A peu-près, dit Saint-Aubert en retenant un soupir.—Il y a bien cinq ans que je n'y suis allé, reprit Quesnel; Paris, ses environs, sont l'unique lieu où l'on puisse vivre; mais, d'ailleurs, je suis tellement répandu, tellement versé dans les affaires, j'en suis tellement accablé, que je n'ai pu, sans beaucoup de peines, m'esquiver pour un mois ou deux. Saint-Aubert ne répliquait rien. Quesnel poursuivit:—Je me suis souvent étonné que vous, qui avez vécu dans la capitale, vous, accoutumé au grand monde, vous puissiez exister ailleurs, surtout dans un pays comme celui-ci, où vous n'entendez parler de rien, où l'on ne sait à peine qu'on existe.

—Je vis pour ma famille et pour moi, dit Saint-Aubert; je me contente aujourd'hui de connaître le bonheur, autrefois j'ai connu le monde.

—Je compte dépenser chez moi trente ou quarante mille livres en embellissements, dit Quesnel, sans faire attention à la réponse de Saint-Aubert; j'ai le projet, pour l'été prochain, d'y faire venir mes amis. Le duc de Durfort, le

marquis de Grammont, me donneront bien un mois ou deux. Saint-Aubert le questionna sur ses projets d'embellissement; il s'agissait d'abattre l'aile droite du château pour y bâtir des écuries: je ferai ensuite, ajouta-t-il, une salle à manger, un salon, une grande salle commune, des logements pour tous mes gens; car à présent, je n'ai pas de quoi en placer le tiers.

—Tous ceux de mon père y logeaient, dit Saint-Aubert qui regrettait la vieille maison, et sa suite était assez considérable.

—Nos idées sont un peu agrandies, lui dit Quesnel; ce qu'on trouvait décent ne paraîtrait plus supportable. Le phlegmatique Saint-Aubert rougit à ces mots; mais le mépris prit bientôt la place de la colère. Le château est encombré d'arbres, ajouta Quesnel, mais je compte l'éclaircir.

—Vous couperez les arbres? dit Saint-Aubert.

—Assurément; et pourquoi pas? ils masquent la vue; il y a un vieux châtaignier qui étend ses branches sur tout un côté du château, et couvre toute la face du côté du sud; on le dit si vieux, que douze hommes tiendraient dans le creux de son tronc; votre enthousiasme n'ira pas à prétendre qu'un vieil arbre sans agrément ait sa beauté ou son usage.

—Bon dieu! s'écria Saint-Aubert, vous ne détruirez pas ce majestueux châtaignier qui a vu tant de siècles, et qui faisait l'ornement de la terre! Il était déjà grand quand la maison fut bâtie; souvent dans ma jeunesse je gravissais jusqu'à ses branches; là, perdu entre ses feuilles, la pluie pouvait tout inonder sans qu'une seule goutte m'atteignît. Combien d'heures j'y ai passées un livre à la main!

—Mais pardonnez-moi, ajouta Saint-Aubert en se rappelant qu'on ne pouvait l'entendre ni le concevoir, je parle du vieux temps. Mes sentiments ne sont plus de mode, et la conservation d'un arbre vénérable n'est pas plus qu'eux au ton du jour.

—Je l'abattraï certainement, dit M. Quesnel; mais je pourrai bien planter quelques peupliers d'Italie entre ceux des châtaigniers que je laisserai dans l'avenue. Madame Quesnel aime beaucoup le peuplier, et me parle souvent de la maison de son oncle près de Venise, où cette plantation fait un superbe effet.

—Sur les bords de la Brenta, dit Saint-Aubert, où sa taille élancée et droite se mêle aux pins, aux cyprès, et se joue autour d'élégants portiques et de légères colonnades, il doit effectivement orner la scène; mais parmi les géants de nos forêts, à côté d'une pesante et gothique architecture!

—Cela se peut, mon cher monsieur, dit Quesnel, je ne disputerai pas avec vous. Il vous faut retourner à Paris avant que nos idées puissent avoir quelques rapports. Mais, à propos de Venise, j'ai quelque envie d'y faire un voyage l'été prochain. Quelques événements peuvent me rendre propriétaire de cette maison dont je vous parlais, et qu'on dit charmante. Dans ce cas, je remettrais mes projets d'embellissement à l'autre année, et je me laisserais entraîner à passer plus de temps en Italie.

Emilie fut un peu surprise quand il parla de cette tentation. Un homme si nécessaire à Paris, un homme qui pouvait à peine s'en dérober un mois ou deux, songer à aller en pays étranger, et à l'habiter quelque temps! Saint-Aubert connaissait trop bien sa vanité pour s'étonner d'un trait

pareil; et voyant la possibilité d'un délai pour les embellissements projetés, il conçut l'espérance de leur total abandon.

Avant de se séparer, M. Quesnel désira entretenir particulièrement Saint-Aubert; ils passèrent dans une autre pièce, et y restèrent longtemps. Le sujet de leur entretien fut ignoré; mais quel qu'en eût été le sujet, Saint-Aubert à son retour, parut vivement affecté; et la tristesse répandue sur ses traits alarma madame Saint-Aubert. Quand ils furent seuls, elle fut tentée de lui en demander la cause; la délicatesse qu'elle lui connaissait l'arrêta; elle pensa que si Saint-Aubert jugeait à propos qu'elle en fût informée, il n'attendrait pas ses questions.

Le jour suivant M. Quesnel partit, mais il eut d'abord une seconde conférence avec Saint-Aubert. Ce fut après dîner; et à la fraîcheur, les nouveaux hôtes se remirent en route pour Epourville. Ils pressèrent monsieur et madame Saint-Aubert de les y visiter; mais bien plus dans l'espoir d'étaler leur magnificence que dans le désir de les en faire jouir.

Emilie revint avec délices à la liberté que lui enlevait leur présence. Elle retrouva ses livres, ses promenades, les entretiens raisonnés de ses parents, et eux-mêmes se félicitèrent de se voir délivrés de tant de frivolité et d'arrogance.

Madame Saint-Aubert se dispensa de la promenade ordinaire du soir; elle se plaignit d'un peu de fatigue, et Saint-Aubert sortit avec Emilie.

Ils se dirigèrent dans les montagnes. Leur projet était de visiter quelques vieux pensionnaires de Saint-Aubert. Un revenu modique lui permettait une pareille charge; et il est

vraisemblable que M. Quesnel avec ses trésors n'aurait pas pu la supporter.

Saint-Aubert distribua ses bienfaits à ses humbles amis; il écouta les uns, il soulagea les autres; il les consola tous par les doux regards de la sympathie et le sourire de la bienveillance. Saint-Aubert, traversant avec Emilie les sentiers obscurs de la forêt, revint avec elle au château.

Sa femme était retirée dans son appartement; la langueur et l'abattement qui l'avaient accablée, et que l'arrivée des étrangers avait comme suspendue, la saisirent de nouveau, mais avec des symptômes plus fâcheux. Le lendemain la fièvre se déclara; le médecin y reconnut les mêmes caractères qu'à celle dont Saint-Aubert venait d'échapper; elle en avait reçu le poison en soignant son époux; sa complexion trop faible n'avait pu y résister: le mal s'était répandu dans ses veines, et l'avait jetée dans la langueur. Saint-Aubert, dont les inquiétudes surpassaient toute espèce de considération, retint le médecin à la maison; il se rappela les sentiments et les réflexions qui avaient noirci ses idées la dernière fois qu'ils avaient été à la pêcherie; il crut au pressentiment, et craignit tout pour la malade; il réussit pourtant à lui cacher son trouble, et ranima sa fille en augmentant ses espérances. Le médecin, interrogé par Saint-Aubert, répondit qu'il attendait, pour prononcer, une certitude qu'il n'avait point encore acquise. Madame Saint-Aubert semblait en avoir une moins douteuse, mais ses yeux seulement pouvaient l'indiquer; elle les fixait souvent sur ses pauvres amis avec une expression de pitié et de tendresse, comme si elle eût anticipé leurs chagrins, et paraissait ne regretter la vie qu'à

cause d'eux et de leur douleur. Le septième jour fut celui de la crise: le médecin prit un ton plus grave; elle l'observa, et profitant d'un moment où elle était seule, elle l'assura qu'elle croyait sa mort prochaine. N'essayez pas de me tromper, lui dit-elle, je sens que je n'ai plus longtemps à vivre, je suis préparée à mourir, et ce n'est pas d'aujourd'hui; mais puisqu'il est ainsi, qu'une fausse compassion ne vous conduise pas à flatter ma famille; si vous le faisiez, leur affliction en serait plus accablante lors de l'événement; je m'efforcerai de leur enseigner la résignation par mon exemple.

Le médecin fut attendri, il promit d'obéir, et dit un peu brusquement à Saint-Aubert qu'il ne fallait plus espérer. La philosophie de cet infortuné n'était pas à l'épreuve d'un pareil coup, mais le surcroît d'affliction, dont l'excès de sa douleur aurait pu accabler sa femme, le rendit capable de la modérer en sa présence. Emilie fut d'abord renversée; mais abusée par la vivacité de ses désirs, elle conserva l'espoir de la guérison de sa mère, et ne le perdit qu'au dernier moment.

La maladie faisait des progrès; la résignation et le calme de madame Saint-Aubert semblaient augmenter avec elle; la tranquillité avec laquelle elle attendait la mort ne pouvait venir que d'un retour sur elle-même, sur une vie sans reproche, et autant que l'humaine fragilité le comportait, constamment passée en la présence de Dieu et dans l'espoir d'un meilleur monde; mais la piété ne pouvait subjuguier la douleur qu'elle éprouvait en quittant des amis si chers. Durant ses derniers moments, elle entretint longtemps Saint-Aubert et Emilie sur la vie à venir et sur

d'autres sujets religieux; la résignation qu'elle exprima, la ferme espérance de retrouver dans l'éternité ceux qu'elle abandonnait en ce monde, l'effort qu'elle faisait pour cacher la douleur que lui causait cette séparation momentanée, tout affecta tellement Saint-Aubert, qu'il fut obligé de quitter la chambre. Il pleura amèrement, mais enfin il sécha ses larmes, et rentra avec une contrainte qui ne pouvait qu'augmenter son supplice.

Jamais Emilie n'avait mieux conçu combien il était sage de modérer sa sensibilité; jamais non plus elle n'y avait travaillé avec tant de courage; mais après l'événement elle fut anéantie sous le poids de la douleur, et comprit que l'espérance autant que la force avait concouru à la soutenir. Saint-Aubert était trop affligé lui-même pour pouvoir consoler sa fille.

CHAPITRE II.

[Table des matières](#)

Madame Saint-Aubert fut enterrée dans l'église du village voisin: son époux et sa fille accompagnèrent ce convoi, et furent suivis d'un prodigieux nombre d'habitants qui tous pleuraient sincèrement une si excellente femme.

De retour de l'église, Saint-Aubert s'enferma dans sa chambre, il en sortit avec la sérénité du courage et la pâleur du désespoir: il donna ordre à toutes les personnes qui composaient sa maison de se rassembler. Emilie seule ne paraissait point: subjuguée par la scène dont elle venait d'être témoin, elle s'était enfermée dans son cabinet pour y pleurer en liberté. Saint-Aubert l'y alla chercher: il prit sa main en silence, et ses larmes continuèrent. Il fut longtemps

lui-même avant de retrouver sa voix et la faculté de s'exprimer; il dit enfin en tremblant: Mon Emilie, nous allons prier, voulez-vous vous joindre à nous? nous allons implorer le secours d'en haut, d'où pouvons-nous l'attendre que du ciel?

Emilie retint ses larmes, et suivit son père au salon où les domestiques étaient réunis. Saint-Aubert lut d'une voix basse l'office du soir, et ajouta une prière pour les âmes des trépassés. Pendant sa lecture, la voix lui manqua, ses larmes arrosèrent le livre; il s'arrêta, mais les sublimes émotions d'une dévotion pure élevèrent successivement ses idées au-dessus de ce monde, et versèrent enfin la consolation dans son cœur.

Quand l'office fut achevé et que les domestiques furent retirés, il embrassa tendrement Emilie. Je me suis efforcé, lui dit-il, de vous donner dès vos premières années un véritable empire sur vous-même, je vous en ai représenté l'importance dans toute la conduite de la vie; c'est cette qualité qui nous soutient contre les plus dangereuses tentations du vice, et nous rappelle à la vertu; c'est lui encore qui modère l'excès des émotions les plus vertueuses. Il est un point où elles cessent de mériter ce nom, puisque leur conséquence est un mal; tout excès est un tort; le chagrin même, quoique aimable dans son principe, devient une passion injuste quand on s'y livre aux dépens de ses devoirs. Par devoir, j'entends ce qu'on se doit à soi-même, aussi bien que ce qu'on doit aux autres. Une douleur sans règle énerve l'âme, et la prive de ces douces jouissances qu'un Dieu bienfaisant destine à embellir notre vie. Ma chère Emilie, appelez, pratiquez tous les préceptes que vous